

Le spectre au spectacle

Jean-François Chassay

Number 151, December 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/85432ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Moebius

ISSN

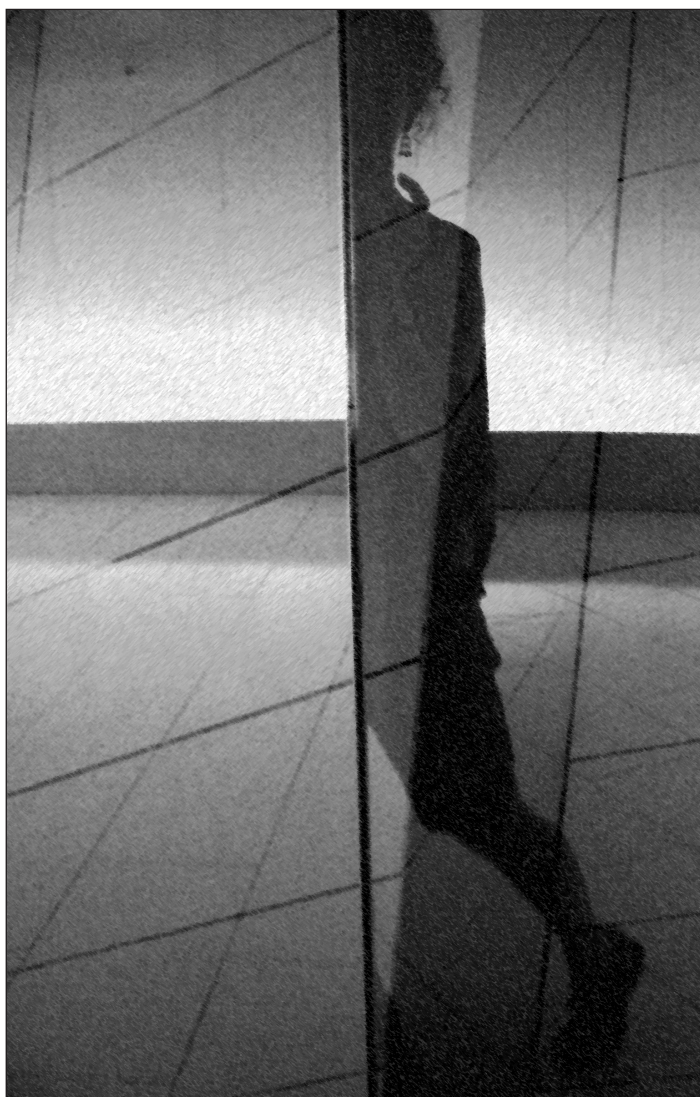
0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Chassay, J.-F. (2016). Le spectre au spectacle. *Moebius*, (151), 90–100.



JEAN-FRANÇOIS CHASSAY

Le spectre au spectacle

*J'aime les nuits de Montréal
Pour moi ça vaut la place Pigalle
Je ris, je chante
La vie m'enchanté
Il y a partout des refrains d'amour.*

Jacques Normand, *Les nuits de Montréal*

Une fenêtre ouvre l'espace devant nous. Quand les fenêtres n'existent pas, on remplace les étendues proches ou lointaines par l'immensité du temps. Certains disent : oh là là, l'espace-temps. La spatio-temporalité. Einstein. Temps et espace se confondent parfois, on les utilise comme synonymes. Absurde. Moi, je colle au temps. D'ailleurs, maintenant, je vis dans un temps insondable où je serais incapable de discerner un espace quelconque. Le temps pèse de son poids sur ma carcasse pourtant sans âge. Il reste que le temps m'enserme, le tic tac des horloges, des montres, des cadrans traverse mon corps et mes tympan, je me sens devenir aiguilles et j'ai autant l'impression d'étouffer à minuit que d'être écartelé à 14 h 45. Insondable : je ne connaîtrai jamais les limites de ce temps, il n'a pas de fin, mais j'en subis chaque seconde. À cause de mon amour du spectacle. Du flamboiement des divertissements et des exhibitions. Quelle histoire.

J'avais huit ans quand mon père m'a amené dans une grotte et, par la même occasion, j'ai vu pour la première fois des stalactites et des stalagmites. Depuis ce jour où je me suis enfoncé plusieurs heures au cœur d'une grotte, j'aime cet état étrange, quand on ne sait vraiment s'il fait nuit ou jour, sans avoir conscience de l'heure, incapable de

discerner si le soleil se couche ou se lève. Une concrétion, selon la définition standard, consiste en la réunion de différents corps chimiques et physiques qui se solidifient ensemble. Les stalactites des grottes se forment par concrétion. Un autre mot que j'ai appris à huit ans, grâce à mon père. Stalactites, stalagmites, concrétion : ma sainte trinité divine à moi. Ce jour-là, j'ai senti que mon rapport au temps n'était pas qu'ontologique, ou psychologique, ou philosophique. J'ai du mal à l'expliquer, mais j'ai senti, obscurément, déjà, si jeune, que *j'appartenais au temps*. Une expression extravagante pour le lecteur qui me lirait. Que pourrait vouloir dire pareille expression ? Mais comment pourrait-on me lire ? Comment pourrait-on, sérieusement, *lire du temps* ? Voilà ce que je suis devenu, à une certaine époque, il y a de ça 10 ans, ou 75, ou mille. Du temps. Un corps proliférant au cœur d'une temporalité insondable.

J'aurais pu devenir chimiste, par fascination pour la concrétion. Ou géologue, peut-être, par amour des grottes. Ou historien, parce que j'habite Montréal et que Montréal m'habite. On a la ville qu'on peut, parfois celle que l'on veut. Moi, je suis arrivé jeune à Montréal, et très vite j'ai compris que j'y étais ancré à jamais. À jamais : je ne croyais pas si bien dire. Enfin, les spectacles m'attiraient et j'aimais beaucoup la vie nocturne. Connaissant mon rapport au monde, rien de plus normal : on se sent davantage hors du temps en suivant les rythmes de la nuit et en s'enfonçant dans son lit quand le ciel vire tranquillement du noir au bleu foncé que lorsqu'on se lève chaque jour à 6 h 20 pile. Au bout du compte, j'ai préféré travailler en technique des arts de la scène, m'occupant d'éclairages, dans différentes salles. Magie du spectacle, commencer à vivre vraiment quand arrive ce soir qui soulage, quand la fourmilière laisse sortir ses petits formicidés pour qu'ils puissent s'égayer au crépuscule. Pas de fenêtre, des murs étanches. Coupé de ces espaces infinis, ces horizons insupportables qui ne cessent de s'éloigner. Enfermé dans un temps précieux, isolé au cœur du temps de l'événement. Une salle, une boîte, pas de fenêtre, et la magie du spectacle. Ma vie.

Je n'entrerai pas dans les détails de ma formation et de mes expériences professionnelles, je ne suis pas en quête

d'un emploi (là où je suis, ce mot n'a pas de sens) et je ne présenterai pas mon curriculum vitae (autre mot qui ferait rigoler ici – mais qui? Et où, au juste, pourrait-on me demander?). Il importe seulement de rappeler que j'avais facilement accès aux coulisses des salles. Ce lieu à la périphérie du spectacle, dans les limbes, d'une certaine façon. Nous ne sommes pas au cœur de la représentation, dans cette folie du mensonge qui s'exprime sur scène lorsqu'on joue un personnage, en parlant ou en chantant; lorsque notre persona s'exprime. Nous ne sommes pas plus dans la position des spectateurs ordinaires dans la salle, galvanisés par ce qu'ils voient ou prêts au contraire à s'assoupir. Nous sommes *hors d'ordre*. Et j'étais, de tous, le plus en marge. Je parlais peu, je ne parlais pas. Plus je m'approchais du mutisme, plus je me sentais heureux. J'aimais faire mon travail, puis écouter: les comédiens jouer, les chanteurs s'égosiller ou susurrer, les musiciens lancer un riff de guitare ou taper sur leurs peaux ou sur leurs cymbales. Pour cette raison, je me singularise aux yeux des autres. On s'explique mal le silence en société – sauf si le silence se produit pendant qu'on navigue sur les réseaux zozos, pour ne pas dire zoziaux. Bon, sociaux. En réalité, j'étais *bel et bien* bizarre. Mais ceux qui m'entouraient ne savaient pas encore à quel point. Pas plus que je ne le savais moi-même à l'époque, d'ailleurs.

À huit ans, je l'ai dit et je me répète déjà, au fond d'une grotte, j'avais ressenti cette étrange sensation par laquelle j'appartenais au temps. Ridicule, me répondra-t-on: chacun d'entre nous va subir les marques du temps au long de sa vie. Mais pas comme moi. Le temps m'accompagnait depuis l'enfance à la manière d'une vibration à l'intérieur de mon corps. Je compris ce génie particulier qui m'habitait un soir où je me trouvais dans les coulisses du Théâtre du Nouveau Monde. C'était alors le début du développement, sinon même seulement le début de la réflexion sur ce qu'on allait nommer un peu pompeusement le Quartier des spectacles. Je dis «pompeusement» et pourtant il s'agissait de mon antre, mon territoire sacré, là où mon cœur battait, à se rompre. Je venais de fêter mes trente-quatre ans – il faut qu'un chiffre, au moins un, donne un peu de linéarité à la chronologie à laquelle je ne participe

plus depuis longtemps – au moment de la découverte de la *porosité des coulisses*. On peut parler d'une frontière, une frontière sans personne pour la garder, une structure molle dans laquelle je m'enfonçai sans trop comprendre sur le coup ce qui m'arrivait. Je me suis appuyé le front sur un mur, pourquoi je ne sais pas, sans doute la fatigue ou alors l'exaspération, un soir où les spectateurs parlaient trop peut-être. Puis il n'y eut plus de mur et pourtant je ne tombais pas. Je glissais dans un passage inconnu. Un passage secret qui me fit abruptement m'écarter du TNM pour me retrouver ailleurs, soudainement, sans me déplacer très loin. Je n'avais pas quitté cet espace privilégié que j'appréciais tant, celui du Quartier des spectacles, j'étais seulement projeté quelques rues plus loin. Déjà, déraper brusquement à quelques rues de là par la grâce d'un passage que personne n'avait exploré dans les murs d'une coulisse relevait de l'inexplicable. Cependant, ce bref saut dans l'espace ne signifie rien si on le compare au déplacement temporel que je venais d'effectuer par la même occasion. Car je venais d'être expulsé des coulisses du TNM pour atterrir dans celles du Gesù, à quelques coins de rues, sur la rue Bleury, pour assister à un spectacle des Compagnons de Saint-Laurent. Sauf qu'au début des années 2000, la troupe des Compagnons de Saint-Laurent n'existait plus depuis longtemps et le père Émile Legault était mort il y avait de cela une bonne trentaine d'années. Qu'est-ce que je faisais là? Et où, ça, là, exactement? Je descends dans la salle, de la manière la plus discrète possible, en me disant que les gens vont me regarder d'un air ahuri. Pourtant, chacun a les yeux rivés sur la scène et pour ce que je peux constater dans la noirceur de la salle, personne ne me remarque. Le plus ahuri, pas de doute, c'est moi. Je détecte une place libre et je m'assois en continuant de me demander comment je me trouve à cet endroit.

Un peu pour des raisons professionnelles, beaucoup par intérêt personnel, je me suis penché sur l'histoire du spectacle à Montréal pendant longtemps. Voilà pourquoi, malgré mon état d'hébétude à ce moment, je me suis senti happé, comme si j'entendais le chant d'une sirène, par une voix qui provenait de la scène. Pour la première fois, j'ai

levé les yeux pour regarder ce qui se passait devant moi, sur les planches. Je ne m'étais pas trompé – je ne pouvais pas me tromper : une voix pareille ne s'oublie pas quand on l'a entendue ne serait-ce qu'une fois. Il s'agissait bel et bien de Guy Maufette. Je ne reconnaissais pas la femme à qui il donnait la réplique. Avec sa queue de cheval, vue de ma place, assez loin, elle me semblait avoir une vague ressemblance avec Audrey Hepburn. Je lorgne du côté de mon voisin, il y a un programme qui traîne. Elle se nomme Catherine Cadorette. Ce nom me dit quelque chose, sans plus. Je connais par contre le nom de l'auteur de la pièce : Félix Leclerc. Elle s'intitule *Maluron*. J'écoute sans oser bouger, me sentant dans un état qui ressemble au plus creux d'une sensation de décalage horaire. Puis la pièce se termine, puis les comédiens saluent, puis les gens applaudissent, puis les lumières se rallument et là je me demande, mais qu'est-ce que je vais devenir ? Je ne sais pas en quelle année nous sommes, mais j'ai les cheveux trop longs pour les années 1940 ou 1950. Il y a au moins trois jours que je ne me suis pas rasé. Est-ce qu'on se permet d'aller en jeans au théâtre à cette époque ? Est-ce qu'on porte des jeans à cette époque à Montréal ? Je suis assis au bout d'une rangée, je me lève d'un bond et j'ai peur des regards qu'on va me lancer. Pourtant, je m'inquiétais pour rien. Personne ne me lança aucun regard : manifestement, je n'existais pas. Comment pourrait-on me remarquer ? Je n'étais même pas né à cette époque ! Phrase absurde, bien sûr : la situation apparaissait *d'autant plus* extravagante que je n'étais pas né. Et maintenant, avais-je une chance de retourner chez moi, dans *mon* temps ? Personne ne me voyait. Timidement d'abord, je me suis dirigé vers la scène. Puis, toujours aussi transparent, j'ai monté les marches et j'ai occupé le plateau. Je me suis dirigé vers les coulisses. Je croise le très jeune Guy Provost. Je me promène, constate la profondeur de l'arrière-scène du Gesù de cette époque, le système d'escaliers puis les cordages. Les gens se félicitent, heureux de la représentation. Je suis un vrai fantôme. Je me donne l'impression d'être le fantôme de l'Opéra. Pour une fois que je tiens un rôle, personne n'est en mesure de le remarquer...

Je ne voyais pas comment revenir à la vie, à ma vie. Par une sorte de réflexe, je suis retourné dans les coulisses, à l'endroit où il me semblait être apparu dans cette salle. J'ai fermé les yeux et appuyé mon front contre le mur. J'ai été projeté en pleine nuit sur la scène de la salle du Théâtre du Nouveau Monde. Je me suis assis, j'avais des vertiges. Je venais de comprendre que *j'appartenais au temps*. Des recherches m'ont permis de découvrir que *Maluron* était la première pièce écrite par Félix Leclerc, quelques années avant son départ pour Paris, en 1947. J'avais passé une soirée au spectacle en 1947, l'année de la naissance de mon père, 23 ans avant ma propre naissance.

*

Qui n'a pas rêvé de voyager dans le temps? À ma connaissance, je suis le seul à y être parvenu. Évidemment, il est difficile de s'en vanter. Et puis si d'autres voyageurs ont vécu un accident comme le mien, ils ne peuvent plus témoigner de quoi que ce soit. L'appât du mystère était trop grand, je voulais voir s'il m'était possible de recommencer. Oui, et beaucoup plus facilement que je ne le croyais. J'ai pris mes aises, une sorte de rythme sidéral. J'arrivais ailleurs, à un autre moment et je me tenais tout de suite très droit dans mes bottes. Je rentrais comme je voulais, au milieu de la nuit, toujours dans mon lieu de départ (puisque je partais d'une salle pour une autre). Je m'amusais de ne jamais savoir à quel endroit et à quel moment j'atterrirais. Mais c'était après la Deuxième Guerre mondiale, je ne sais pas pourquoi. Je n'avais personne à qui demander! À ma grande surprise, la deuxième fois, je suis parti du TNM pour aboutir encore une fois au Gesù, mais cette fois, surprenant effet de miroir, pour découvrir la première pièce jouée par la troupe. Devant mes yeux, je voyais Gabriel Gascon dans le rôle de Cléante et Jean Gascon dans celui d'Harpagon : *L'avare* de Molière. Je savais donc, sans avoir à effectuer des recherches cette fois, que je me trouvais en 1951. Je vis aussi Robert Gadouas, Guy Hoffman, Denise Pelletier, Ginette Letondal (ah! Ginette Letondal!) et Janine Sutto. Janine Sutto... Comme elle était jeune! Pourtant, elle avait déjà près de trente ans à l'époque.

Je ne connaissais plus la linéarité du temps psychologique. Je parvenais à travailler quand même, sans anicroche je crois, gardant ma concentration quand il le fallait, mais je n'appartenais plus entièrement à ce monde, je vivais aussi dans un temps qui m'était étranger. Lors de mon troisième passage au Gesù, le spectacle avait lieu pour moi davantage dans la salle que sur la scène. J'étais plongé dans l'année 1949 et j'assistais à la centième représentation de *Tit-Coq* de Gratien Gélinas. Dans la première rangée, au milieu des dignitaires, on pouvait distinguer Maurice Duplessis et Monseigneur Charbonneau, assis côte à côte. J'allais retrouver ces deux-là lors d'une autre expérience temporelle, mais sur scène cette fois, dans *Charbonneau et le Chef* en 1972, à la salle Port-Royal avec Jean Duceppe jouant le rôle de l'Affreux.

Puis je me suis aperçu que ma vie de passe-muraille me permettait de découvrir plus que le théâtre. Un jour que je travaillais au Spectrum, je me suis glissé dans les coulisses et je me suis appuyé sur un mur pour voir ce que l'expérience donnerait. J'ai traversé le temps jusqu'au Faisan Doré et j'ai écouté (autant que regardé) un spectacle de Charles Aznavour et Pierre Roche. J'avais vu des photos de Jacques Normand souvent, des extraits d'entrevue sur YouTube, et même de l'émission *Les couche-tard*. Mais je ne pouvais deviner à quel point il était charismatique – et beau : bien des femmes rivaient leurs yeux sur lui. Des hommes aussi d'ailleurs, mais à l'époque peu de gens imaginaient ce que cela signifiait vraiment, un homme qui regarde aussi intensément un autre homme. Jacques Normand, je l'ai croisé à nouveau au Monument National où il jouait dans la revue satirique d'Henry Deyglun, *Ça atomiqu't'y?* où, dans cette charge contre la guerre, il donnait la réplique à Roger Baulu, Miville Couture, Denis Drouin et surtout Alys Robi, alors au sommet de sa gloire. C'est drôle d'avancer que j'ai retrouvé Jacques Normand au Monument National après le Faisan doré, puisque le spectacle de Deyglun a eu lieu avant l'arrivée d'Aznavour et Roche à Montréal. Mais ainsi va la vie d'un fantôme des nuits montréalaises qui n'a rien à cirer des bêtises de la chronologie. J'en étais venu à l'ignorer complètement.

Le Faisan doré, j'y suis retourné et j'y ai même vu le célèbre sketch *Les deux jumelles* des deux Juliette, Huot et Béliveau. Qui, en 2008 (car dans ma vie banale nous en étions maintenant rendus à cette étape, même si personnellement je n'en tenais pas compte), pouvait se vanter d'avoir assisté à ce célèbre sketch? Je devais être le seul. Jacques Normand, je l'ai aussi vu quelques fois au Cabaret Saint-Germain-des-Prés, au gré des mes pérégrinations dans le passé. Je lui ai même adressé la parole, plus d'une fois, j'ai levé mon verre à sa santé. Mais il ne m'a pas répondu, ni même regardé. Malgré l'ivresse de ces nuits passées dans des temps oubliés, j'éprouvais parfois de la frustration à n'être qu'un spectre. Ou devrais-je dire à être un spectre, sans connotation négative, parce finalement, j'étais quand même un être exceptionnel. Qui d'autre peut se vanter d'avoir *tout vu* de ce qui s'est passé entre la fin de la Deuxième Guerre et le milieu des années 1970, ce qu'il m'était pourtant impossible d'avoir vu? J'ai vu Dizzy Gillespie au Rising Sun et Félix Leclerc en spectacle dans des salles obscures, aujourd'hui oubliées de tous; j'ai vu Albert Millaire dans *Les sorcières de Salem* de Miller et Jean-Louis Roux dans *L'aiglon* de Rostand monté par le père Paré; j'ai vu Gélinas dans ses *Fridolinades* et moult grandes vedettes au Variétés lyriques. J'ai vu le Théâtre-Club à la Comédie-Canadienne. J'étais même là, deux rangées derrière l'auteur, quand Jean-Paul Sartre a demandé aux comédiens de L'Équipe de Pierre Dagenais de rejouer *Huis clos* dont ils venaient juste de terminer la représentation, juste pour lui!

Puis est survenu l'irréparable.

J'avais cette fois-là encore pris mon envol du TNM, sans savoir, pas plus qu'auparavant, où j'allais atterrir cette nuit-là. Ce fut une de mes sorties les plus originales et les plus exotiques. Ce fut aussi la dernière. Assis en bordure de rangée dans une salle pleine, je me trouvais au Gayety, en 1946, et je m'apprêtais à assister à l'un des spectacles les plus mythiques de Montréal, un strip-tease de la non moins mythique Lily Saint-Cyr. À l'époque, la législation canadienne – comme la législation américaine d'ailleurs – interdisait aux danseuses de sortir de scène avec moins de vêtements qu'elles n'en avaient à leur arrivée. Je ne sais

trop si le calcul se faisait au poids, mais enfin, chacun peut comprendre le principe. Alors Lily Saint-Cyr avait eu l'idée de génie de présenter un strip-tease à l'envers : elle commençait le spectacle nue dans sa baignoire et se rhabillait peu à peu. Peu à peu, et *lentement*. À une époque où Internet offre des gros plans de relations sexuelles les plus bêtes et cinématographiquement soporifiques qu'on puisse imaginer, il est difficile de comprendre le torrentiel érotisme de ce spectacle. Et quel charisme. Jacques Normand pouvait aller se rhabiller (c'est le cas de le dire!). Pour la dixième fois – combien d'ailleurs? 200? 300? Je ne saurais le dire –, je me suis rendu dans les coulisses pour me projeter de nouveau dans le temps de ma vie banale. J'ai traversé le mur, mais cette fois-là je ne me suis rendu nulle part. Je suis resté pris dans les rets du temps. Dans une épaisse noirceur, opaque, où dans les meilleurs moments je parviens à saisir quelques vagues mouvements qui me laissent croire que je possède encore un corps. Sauf que la soif, la faim, le besoin d'uriner ou de déféquer, la nécessité du sommeil, tout cela a abandonné ma réalité. Mon corps est un non-corps, plus que jamais un hapax, une impossibilité matérielle, l'irrationalité au cœur de l'irrationnel. Je vis hors du temps et au cœur du temps par la même occasion. Avec moi, cette expression absurde selon laquelle « le temps passe » est irrecevable. Rien ne passe avec moi, dans moi, autour de moi. Le temps circule dans mes veines et fait pomper mon cœur.

Je me suis longtemps demandé pourquoi, cette fois-là et pas une autre, le passage entre les temporalités avait été bloqué. Pourquoi les murs des coulisses s'étaient refermés sur moi. Comme je n'avais rien d'autre à penser, j'en suis arrivé à une hypothèse. Je ne peux la vérifier, mais je pense quand même qu'elle répond à une logique certaine.

Qu'est devenu le Théâtre Gayety? Radio-Cité. Puis la Comédie-Canadienne. Et qu'est devenue la Comédie-Canadienne? Voilà, bingo, le Théâtre du Nouveau Monde. En réfléchissant, je me suis rendu compte avec surprise qu'il s'agissait de la première fois qu'en quittant les coulisses d'une salle, je me projetais dans la *même* salle. Mon corps n'a pas accepté ce que je nommerai ce *passage au même*. Entre le Gayety et le TNM, le temps m'a coïncé.

Je suis peut-être parvenu à rendre le temps schizophrène.
Une petite victoire. Qui ne me rapporte rien.

À l'inverse des stalactites de mon enfance, je suis devenu l'envers d'une concrétion. Mon corps n'a plus rien de solide. Je suis maintenant un spectre collé dans la toile du temps montréalais. Je souhaite presque qu'une araignée vienne me dévorer pour en finir. Me voilà donc comme toujours, depuis l'éternité dirait-on, en train de me raconter mon histoire, mais de le faire comme si je m'adressais à un tiers, comme si quelqu'un ici pouvait entrer en contact avec la pâte du temps. Pour, qui sait, m'en sortir. Dans mes temps libres (j'adore cette expression), je ne cesse de chanter *Les nuits de Montréal* et je suis parvenu à imiter parfaitement la voix de Jacques Normand. Si on pouvait m'entendre, on n'y verrait que du feu.